

la jambe par une formidable cisaille dentelée fut entraîné en une minute sous les eaux de la rivière pendant que son frère s'enfuyait en poussant des cris d'horreur.

Le meurtrier, fort connu dans la contrée, n'habitait pas bien loin du village. C'était certainement un fort beau spécimen de la faune aquatique; au dire des naturels il avait au moins six mètres de long, ce qui était sans doute une taille excessive même pour un crocodile capable d'avaler un fils de chef.

On l'avait fusillé à maintes reprises alors qu'il flottait à fleur d'eau tel un vieux tronc d'arbre pourri, sans qu'il parût s'en porter plus mal. C'était à moi qu'incombait le rôle de justicier.

Cette mission de confiance me flattait. C'est pourquoi ce fut avec beaucoup d'entrain que je choisis une bonne cartouche à balle blindée du calibre dix millimètres, quelques chevrotines, et partis vers les quatre heures du soir, ma fatigue soudain oubliée.

Des deux captifs envoyés par Banao-Bé, l'un portait dans un sac le cochon pris dans le troupeau, l'autre le machete destiné à nous frayer un passage à travers les branches. Tandis que nous cheminions péniblement le long des sentiers bourbeux, sous les hautes racines retombantes des palétuviers, j'entendais le porteur de sabre parler à mi-voix.

« Il dit, traduisit Harry, le patron lap-tot, que caïman très, très malin; toi pas pouvoir l'approcher. Et puis les balles sautent sur sa peau!

— C'est bon! Réponds au porteur que lui rien connaître et que fusil blanc pas sale patraque comme fusil nègre! »

L'homme se tut.

Nous eûmes plus d'un kilomètre à faire avant d'arriver au bon endroit, en aval de Bérika. C'était un repli de terrain parsemé d'herbe maigre à l'extrémité d'une anse toute rocher et toute vase au fond de laquelle débouchait un marigot fangeux. Sur deux faces, des buissons nous protégeaient; nous nous couvrîmes sur la troisième au moyen d'un rideau de branches coupées. Le tout constituait un poste d'affût remarquable. Étendu à plat ventre sur une vieille natte, mon fusil — un express mixte à trois canons dont un rayé, — passé dans une petite trouée, à quarante pas du malheureux porc qui grognonnait rageusement de se sentir solidement attaché par la patte à une vieille souche sur la lisière de bois, je n'avais plus qu'à attendre en admirant la belle nature.

Ces vastes rivières de la côte sont d'un aspect bien monotone, mais les lignes du paysage sont grandes et belles. Ce sont toujours ces trois choses: l'étendue miroitante, deux hautes bandes de feuillage glauque et la voûte du ciel écrasant le tout. La surface liquide est si grande qu'elle paraît toujours déserte; pourtant quelques pêcheurs passent en pagayant dans leur tronc d'arbre.

Le silence n'est troublé que par le cri

d'un oiseau marin ou par les coups de sifflet moqueur des perroquets gris passant très haut en bandes innombrables. Nous restâmes immobiles plus d'une heure. Un moment, je m'intéressai à un voilier de gros courlis gris qui descendait grand train le fleuve au ras de l'eau; mais, en arrivant à notre hauteur, toute la troupe fit un brusque crochet sur la droite. Je la suivais de l'œil, regrettant presque ce gibier sans doute moins problématique que celui que nous attendions...

« *Wo Kota!* Attention! » souffla soudain Harry.

Je ramenai vivement mon regard sur la surface des eaux. A cent mètres environ le caïman traversait le fleuve en diagonale. On ne voyait que le bout de son museau qui traçait un léger sillage; par instants, son dos émergeait légèrement. Nous pûmes le suivre des yeux jusqu'à ce qu'il fût tout auprès de la rive, mais plus bas que notre embuscade.

« Caïman est à terre, dit Harry. Nous pas bouger, lui va venir. Seulement, y en a tornade pour nous! »

En me retournant je me rendis compte de l'état du ciel. Une tardive tornade d'arrière-saison montait derrière nous. Les gros nuages plombés venaient rapidement du nord-est, contre le vent; une de leurs bandes dériva vers le Nord et en un clin d'œil nous fûmes cernés.

Une rafale subite secoua violemment les feuillages et d'énormes gouttes de pluie s'écrasèrent sur la terre. Presque aussitôt, dans le ciel devenu tout noir, de gigantesques éclairs fourchus promènèrent incessamment sur les choses de splendides lueurs bleues, tandis que le tonnerre écartelait l'atmosphère.

Je ne sais rien de plus pénible à entendre que ces roulements en cascade des orages africains; l'homme le plus calme sursautait nerveusement sous leurs vibrations et il lui semblait que quelque organe va se briser dans son corps. Enfin la pluie vint pour de bon, écrasante, striant le paysage de ses raies énormes et serrées. Elle traversa nos légers vêtements de toile, le temps d'y penser seulement! Et nous restâmes là, aplatis, sous la formidable haleine du vent.

La note comique fut donnée par notre goret. Au premier coup de tonnerre il s'était mis à se débattre furieusement en poussant des cris plaintifs; bientôt ce fut une clameur perçante, ininterrompue, capable d'attirer tous les caïmans de la Forécaria! Le déluge dura une demi-heure; puis une lueur claire filtra, chassant peu à peu la teinte verdâtre, livide, qui couvrait le pays noyé d'eau; et enfin une dernière rafale balaya les nuages en déroute. Un rayon du soleil déjà bas sur l'horizon perça jusqu'à nous.

Je venais de me décider à enlever casque, veston, chemise et chaussures, quand je retins avec peine une exclamation.

Autour du pauvre cochon, cinq ou six minuscules singes à poil fauve et à face noire formaient le cercle, évidemment fort intéressés par la présence de cet animal si

bruyant et si grotesque. Le porc, à ce moment, le groin tendu vers le ciel, se mit à hurler comme un écorché. Une joie subite sembla s'emparer de la bande de quadrumanes; ils se mirent à glapir, se roulaient sur le sol, secouant leur fourrure mouillée avec mille contorsions et mille grimaces. L'un d'eux, le plus gros, s'approcha tout près, avec la mine d'un gamin qui médite une farce. Qu'Allah m'exclue de son paradis si je ne lus pas sur sa face futée l'intention d'arracher au goret sa queue en vrille!

Ce fut alors que le vent de la mort passa.

En moins d'une seconde, la bande de singes avait disparu sous les palétuviers en poussant des cris perçants. Il n'en restait plus qu'un, le farceur. Mais il avait les os broyés et il était en travers d'une longue gueule hideuse qui s'avancait avec sa proie vers la rivière. J'avais sous les yeux une répétition du drame de l'avant-veille.

Le caïman, se croyant parfaitement en sûreté, se dirigeait sans hâte vers l'eau dont vingt mètres le séparaient à peine. Couché comme je l'étais au ras du sol, je le voyais très nettement de profil. L'apparition subite de ce long corps couleur de boue produit en général un effet très désagréable; mais je ne m'attardai pas à contempler la hideur du personnage. Il n'avait pas parcouru les deux tiers du chemin que je le tenais au bout de mon guidon et que les échos du fleuve se renvoyaient l'aboiement bref de ma carabine.

Les quatre ressorts puissants des pattes de la bête se détendirent d'un seul coup et elle fit sur place un bond d'un mètre; puis elle retomba sur le flanc, se raffermir sur ses pattes, ouvrit démesurément la gueule — le singe pendait sur le côté, accroché à la rangée de dents terribles! — et reprit très péniblement sa marche vers l'eau libératrice.

Pourtant la balle ne s'était pas arrêtée dans son corps: j'avais entendu son claquement sec en frappant un rocher vingt mètres derrière et son pialement aigre comme elle ricochait au-dessus du fleuve. N'ayant plus rien à ménager, nous nous étions élançés et ce fut à dix pas seulement que j'envoyai mes deux coups de chevrotines dans le cou du monstre. Presque en même temps un des noirs s'était jeté sur le caïman, le sabre haut. Le pauvre! D'un coup de sa queue lancée de côté, l'agonisant l'atteignit au-dessous du genou et l'abattit comme un arbre qu'une cognée trancherait d'un seul élan! Puis il se tordit, raidit ses pattes, bâilla encore une fois et referma lentement la gueule comme s'il disait: « Bonsoir, messieurs, mon compte est bon! » Alors il ne bougea plus. L'extrémité de son museau baignait dans l'eau qu'il n'avait pu atteindre.

Une vingtaine de noirs étaient accourus à toutes jambes du village au bruit des détonations; ils nous trouvèrent les pieds dans la vase, contemplant le caïman vaincu, sans encore nous en approcher trop près. Je laissai les naturels se débrouiller avec Songné Marigi. Quand j'eus revêtu des vêtements secs, la première chose que je vis en sortant

sur la grande place de Bérika, ce fut d'abord quelques hommes qui ramenaient sur une claie le noir blessé geignant sourdement; ils le conduisaient chez le rebouteur de l'endroit. Tout à coup un charivari effroyable éclata dans le chemin qui montait au fleuve. On entendait des cris et des chants forcenés mêlés de coups de grosse caisse et de détonations. En me retournant, surpris, je vis déboucher sur la place une horde d'indigènes en délire; au milieu d'eux, au bout d'une corde, le seigneur Caïman traçait sur le sol un long sillon avec son ventre pesant et ses pattes armées de griffes. Il avait perdu toute notion des choses de ce monde, mais il gardait son singe pincé dans ses mâchoires contractées!

Il ne mesurait pas six mètres de long; il en avait tout juste quatre, ce qui est fort respectable. On le dépeça sur place, sa chair musquée fut distribuée aux assistants, car les noirs prisent beaucoup cette viande blanche et ferme.

Banao-Bé fit organiser le soir un grand tam-tam en mon honneur. Par décence, il s'abstint d'y assister et moi-même je n'y restai pas longtemps.

Un mois plus tard, un indigène se présenta au poste et demanda à me parler. Il venait de la part de Banao-Bé m'apporter un présent: c'était un poignard à lame de bronze ciselée, enfermée dans un fourreau en cuir fauve pyrogravé et dont le manche en bois dur était naïvement mais curieusement sculpté en forme de crocodile. Un verset du Coran appelant le bonheur sur ma tête était gravé sur son dos. Je fis inscrire sur son ventre la date de la journée et j'ai conservé l'arme en souvenir de la plus mémorable... trempée que j'aie reçue jusqu'à ce jour.

✻ LUCIEN JOUENNE.

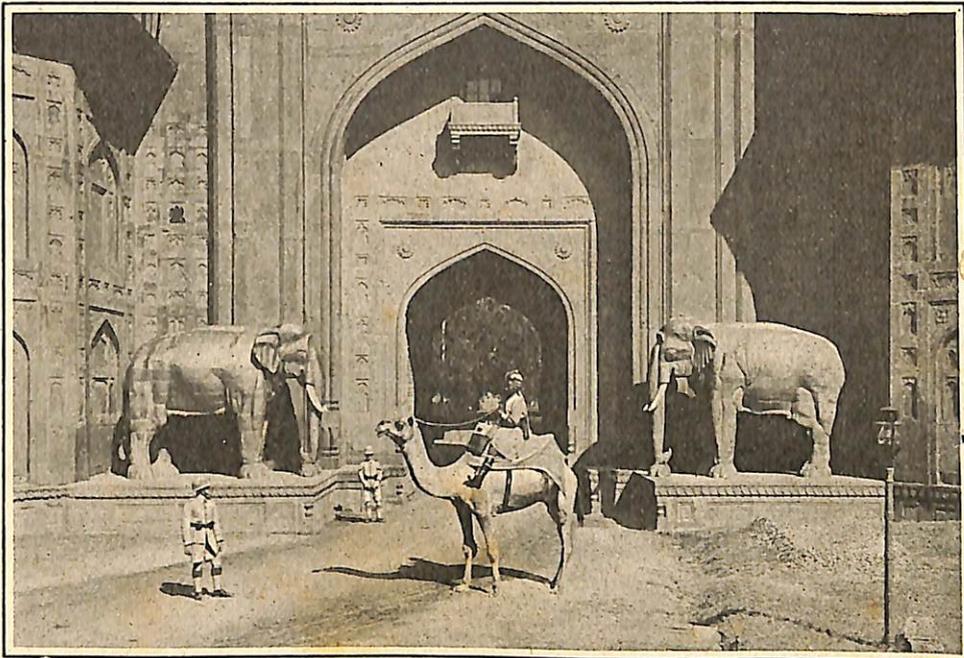
Sous les murs antiques de Delhi

## La Porte du Sacre

✻ Les historiens n'ont pas pu se mettre d'accord sur l'âge de cette curieuse porte. On sait, d'après des inscriptions, que les deux élé-

En décrétant que Delhi redevenait la capitale du vaste empire, George V a exécuté un véritable coup d'Etat! Le mot paraîtra excessif aux yeux d'un lecteur français. Aussi, est-il bon de préciser que l'événement a produit une intense émotion dans toute l'étendue des Indes.

Le Bengale, qui avait la gloire et le profit de



C'est par cette porte monumentale que le roi George V est passé processionnellement en faisant son entrée dans l'ancienne capitale des Mongols devenue par un récent décret la capitale des Indes.

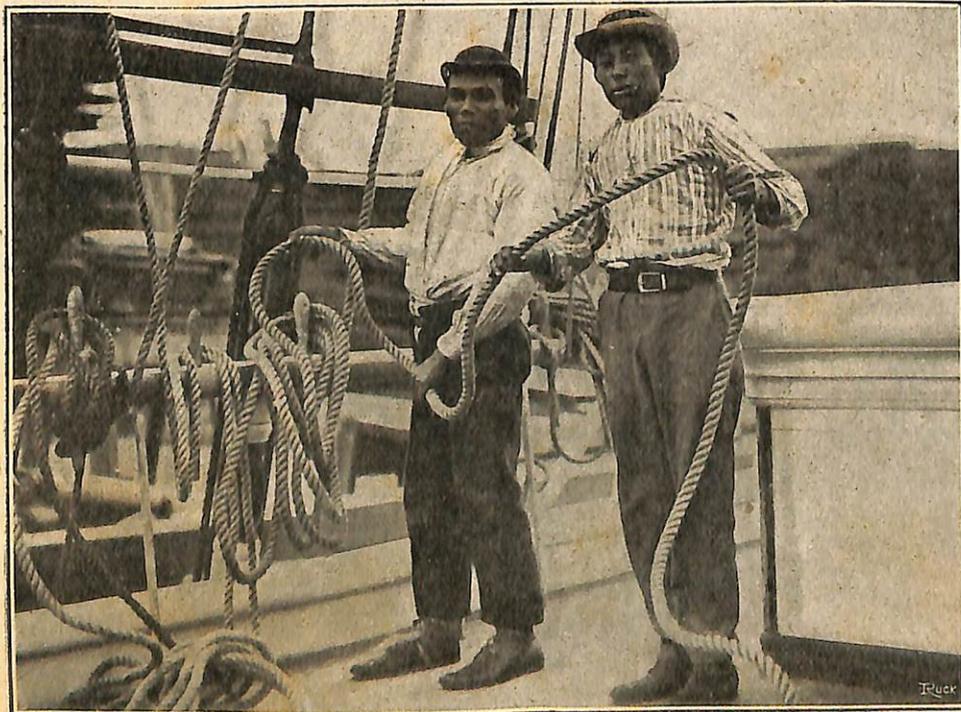
phants de pierre qui la flanquent, furent sculptés au XII<sup>e</sup> siècle de notre ère, et que le gracieux balcon qui la surplombe fut probablement édifié au XVI<sup>e</sup> siècle.

Mais les murailles elles-mêmes datent de plus loin, puisque Delhi était déjà une ville prospère quand Lutèce n'était encore qu'un informe ensemble de chaumières!

fournir une capitale (Calcutta) à l'Empire, ne peut pas se résigner de cœur léger à sa déchéance.

Et tous les Hindous ont appris sans enthousiasme qu'il leur en coûtera 3 ou 400 millions de francs de taxes nouvelles pour faire face aux dépenses qu'entraînera le changement de capitale.

✻ CHRISTIAN BOREL.



## LES PEAUX-ROUGES DANS LA MARINE

Dès leurs premières traversées, ces Mosquitos montrèrent de rares dispositions pour tous les exercices du bord et grimpaient dans les mâts avec une agilité incomparable.

## NOUVELLES RECRUES DANS LA NAVIGATION Les Peaux-Rouges dans la Marine

Une ligne de navigation qui fait le service entre Philadelphie et le Vénézuéla a découvert que les Indiens de l'Amérique centrale pouvaient faire d'excellents marins.

Cette découverte n'est pas banale et prouve l'absurdité d'une légende répandue dans toute l'Amérique, et qui veut que les Indiens aient à ce point horreur des voyages que la seule vue de la mer leur cause des nausées!

Un fait certain, c'est que les douze Mosquitos, embarqués comme matelots sur le « John-Kennedy », se sont fort bien comportés durant la traversée de l'Amérique centrale à Philadelphie. Ces deux de ces navigateurs à la peau cuivrée que montre notre photographie.

Il paraît même qu'ils apprirent, avec une rapidité incroyable, à grimper aux mâts et aux cordages. Mais il leur fallut un apprentissage de plusieurs jours avant de pouvoir se tenir en équilibre sur le pont, par les gros coups de roulis.

L'aptitude des Mosquitos à la navigation au long cours ne surprendra pas ceux de nos lecteurs qui se souviendront que les Caraïbes, au temps de Christophe Colomb, étaient de hardis pirates qui écumèrent la mer des Antilles.

✻ V. F.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

# Au-dessus du Continent Noir

Par le  
**Capitaine DANRIT**  
(Commandant DRIANT)  
ooo

## CHAPITRE IX

L'ENVOLEE D'OURIDA

L'AÉROPLANE descendait verticalement, sa grande hélice arrêtée, son hélice horizontale tournant avec une rapidité décroissante; et sans heurt, sans secousse, il se posa doucement à une centaine de mètres du point où se tenait le petit groupe des officiers de cavalerie.

Un des aviateurs sauta à terre et accourut vers eux.

C'était Paul Harzel.

— Nous repartons de suite, leur cria-t-il de loin; ordre du colonel...

Il s'arrêta, figé; dans ce champ de carnage d'où s'élevaient déjà les écoulements effluves de la mort et que des tombes hâtivement creusées criblaient de pustules d'un jaune plus foncé que le sable environnant, un visage de femme venait de lui apparaître, rayonnant de beauté, de jeunesse et de fraîcheur.

On eût dit une de ces fées des contes orientaux qui illuminent du reflet de leur grâce et du charme de leur eurythmie les paysages farouches et les scènes de désolation.

Il salua, après un instant d'hésitation, mais son regard quêtait du commandant l'explication de cette gracieuse vision. Cependant, avant que Riffaut eût pu placer un mot, Harzel avait fait un pas vers la jeune fille et s'inclinant légèrement :

— Ourida, interrogeait-il, Ourida? C'est votre nom, n'est-ce pas?

L'enfant avait conservé sa pose hiératique, n'avait pas fait un geste; mais une lueur était passée dans ses yeux, à la vue de ce mortel qui descendait des airs. Il lui inspirait, qu'elle le voulût ou non, une sorte de respect; car il était le premier homme qui fût arrivé, sous ses yeux, du pays des nuées et des vents.

De plus, il ne ressemblait à aucun de

ceux qui étaient là, et que la vie de campagne avait faits plus ou moins négligés et hirsutes : pâle, imberbe, les yeux expressifs et brillants, les cheveux blonds relevés avec soin, quoique laissant tomber sur le front quelques mèches lustrées, il lui apparaissait comme un archange des temps bibliques.

Quand elle l'entendit prononcer son nom, que nul n'avait pu lui apprendre, elle ne fut pas loin de lui attribuer, dans la naïve ignorance où sont maintenues à dessein

— Veuillez m'excuser, mon commandant, reprit-il en français, j'ai été tellement interloqué en apercevant... cette enfant, que j'oublie ce par quoi j'aurais dû commencer.

— Mais, dit le commandant Riffaut en souriant imperceptiblement, elle-même a paru aussi interloquée que vous.

— L'effet produit par les aviateurs sur les natures primitives, mon commandant... Voici les instructions du colonel : nous repartons de suite; il nous a prescrit d'employer le reste du jour à rechercher la direction prise par l'ennemi. Ce dernier a-t-il filé vers le Sud? Se réfugie-t-il, au contraire, en territoire anglais? Toute la question est là. Elle est capitale; car, dans le premier cas, il y aurait poursuite immédiate de toute la colonne, et, dans le second, l'ennemi aurait trop d'avance sur nous pour que nous puissions le rejoindre avant qu'il ait franchi la frontière.

— Je comprends; et mes escadrons, quel est leur rôle là dedans?

— Pour le moment prendre du repos, mon commandant et, s'il y avait un point d'eau plus près de la colonne, vous rabattre sur elle pour être moins en l'air la nuit prochaine.

— Alors, le colonel n'arrivera pas ici aujourd'hui?

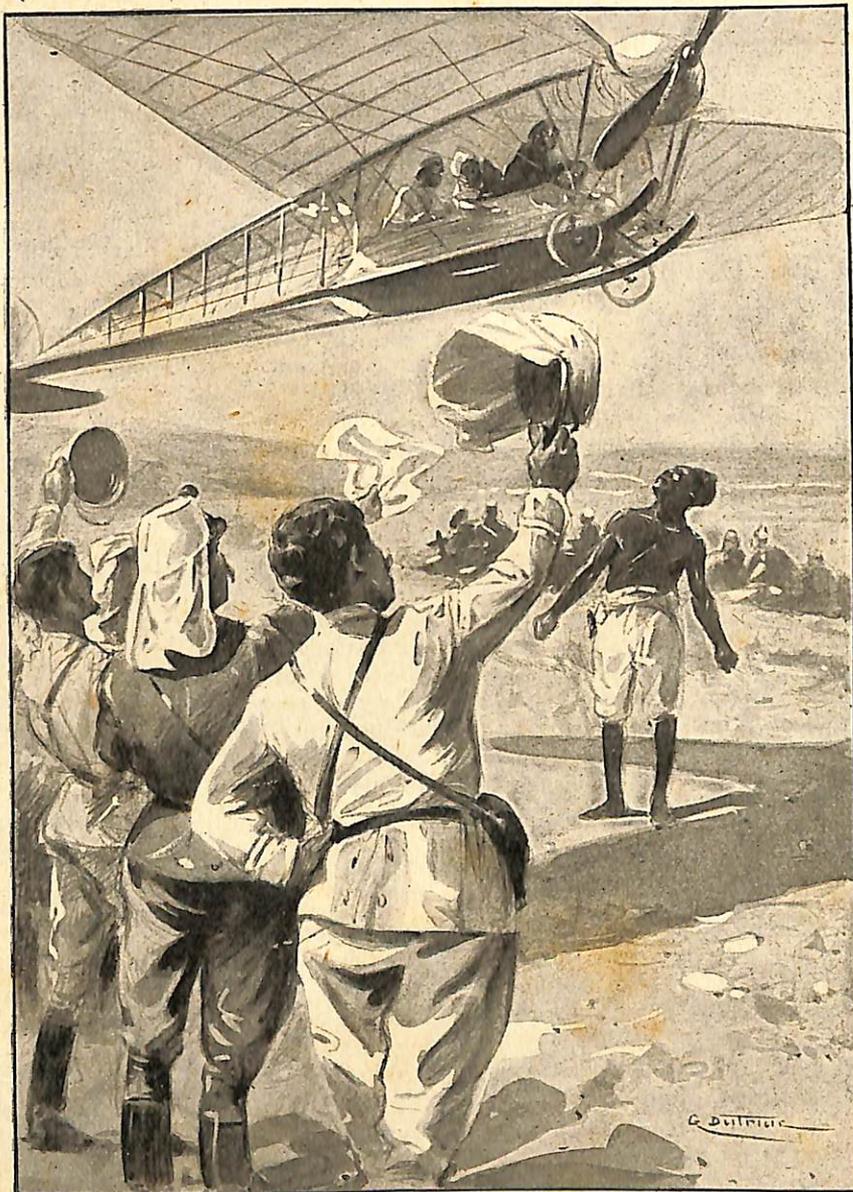
— Non; en apprenant que le désastre était irréparable et que nous n'avions pas trouvé un seul survivant, il a arrêté son monde sur le bord de l'oued Ghir, à 28 kilomètres d'ici en ligne droite. Plusieurs cas d'insolation s'étaient déjà produits, la fatigue était extrême, il était temps d'arrêter.

— Eh bien ! interrompit la voix du lieutenant Müller resté dans son baquet... viens-tu? tu n'as donc pas vu le baromètre?

— Je viens, je viens, fit Harzel, en jetant à la dérobée un coup d'œil sur la jeune Arabe qui ne le quittait pas du regard.

— Que parle-t-il du baromètre? questionna le commandant : un orage quelque part?

— Oui, une dépression assez marquée, dans l'Ouest probablement, et il ne faudrait pas nous laisser pincer en l'air par une tempête comme il y en a parfois dans la zone équatoriale; il ne nous resterait qu'à nous poser n'importe où et à nous arrimer sérieusement à un arbre pour n'être pas enlevés.



AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR

Les officiers agitaient leurs coiffures dans des grands gestes d'adieu. (P. 151, col. 2.)

les femmes musulmanes, une origine quasi divine.

Elle fit à son tour un pas vers le jeune officier :

— Ourida, dit-elle, c'est mon nom.

— Ourida bent Hellal, reprit Paul Harzel.

— Oui, répondit-elle, inclinant cette fois la tête, Ourida bent Hellal.

— C'est vous, dit encore en arabe le jeune officier, qui avez prévenu le capitaine Frisch par un mot, la veille de l'attaque...

Et se tournant vers ses camarades :

— Alors pourquoi partir?... C'est imprudent.

— Oh! nous avons bien deux heures devant nous; et en deux heures, nous pouvons couvrir, aller et retour, près de 300 kilomètres. Or, de toute évidence, l'ennemi se trouve encore dans un rayon de 100 kilomètres, car un grand nombre de ses guerriers sont à pied. Nous repérons donc sa direction et nous revenons dare-dare... C'est pourquoi Müller est si pressé.

— Si seulement nous pouvions arriver à temps pour délivrer ce pauvre Frisch! dit le commandant Riffaut.

Au nom de l'officier disparu, la jeune Arabe sortit à nouveau de son mutisme et se rapprochant de Paul Harzel :

— Je sais, moi, où l'on conduit le capitaine, fit-elle.

— Où donc? interrogea le jeune officier ébahi.

— Je reconnaîtrais ceux qui l'ont emmené ils sont de la tribu des Ouled Sliman; je sais où ils vont...

Paul Harzel cherchait instinctivement sa carte; il se souvint qu'elle était restée sur le cadre où elle se déroulait sous les yeux de l'observateur; il songeait à aller la reprendre, quand, se ravissant, il se rapprocha de la jeune fille comme en vertu d'une attraction magnétique; il lui demanda :

— Tu l'as vu enlever, le capitaine?

— Oui; on l'a attaché et placé dans un « tellis<sup>1</sup> » sur le dos d'un méhari...; d'autres méhara l'escortaient.

— Alors, il doit être loin?

— Non, parce que les chameaux sont pesamment chargés. Les Ouled Sliman sont de grands voleurs; ils ont emporté beaucoup de caisses.

— Tu reconnaîtrais leur ghezzou, vraiment?

Et, sa jolie tête légèrement rejetée en arrière, Ourida tendit le bras vers les montagnes.

— Ils sont partis par là, affirma-t-elle.

— Alors, fit le commandant Riffaut en souriant, je ne vois qu'une solution: c'est d'emmener avec vous ce guide charmant.

— En aéroplane? fit un lieutenant de spahis.

— Pourquoi pas? C'est une fille de grande tente, et comme telle, elle n'a pas froid aux yeux; elle a de la race, c'est visible... Sans compter que je ne vous plaindrais point, mes gaillards.

— Parlez-vous sérieusement, mon commandant? demanda Paul Harzel.

— Ma foi, j'ai dit cela d'abord en plaisantant, mais, en y réfléchissant, voyez quel merveilleux guide le hasard vous donne là : elle a vu, elle connaît les ravisseurs de Frisch, et, de plus, elle connaît le pays. Elle a dû arriver par l'Est... qui sait : demandez-le-lui donc.

Mais, à ce moment, Müller, impatienté, accourait :

— Tu te moques du monde, Harzel.

Voyons, nous n'aurons jamais le temps de faire notre reconnaissance et d'être de retour avant la nuit.

— Il y a peut-être un moyen de l'abrégé.

— Lequel?

— C'est de partir d'abord dans la bonne direction.

— C'est une vérité de la Palisse, ça, fit le conducteur de l'Africain... qui, lui aussi, examinait Ourida.

S'interrompant et s'adressant à Paul Harzel :

— Est-ce que ce ne serait pas cette jeune fille qui aurait envoyé le billet à Frisch? demanda-t-il à mi-voix.

— C'est elle Ourida bent Hellal; elle a vu enlever Frisch lié sur un méhari : elle reconnaîtrait les ravisseurs : si nous l'emmenions...

Müller haussa les épaules.

— Nous avons trois places, insista Paul Harzel.

— Tu parles sérieusement?

— Dame, oui; seulement il faudrait peut-être lui demander d'abord si elle consent.

La fille du cheikh Hellal cherchait à deviner les impressions des deux officiers : ils parlaient d'elle certainement, puisque son nom et celui de Frisch revenaient à chaque instant dans la conversation : elle eut, en quelque sorte, la divination de la proposition qu'on allait lui faire, et un éclair brilla dans ses yeux noirs.

— Ourida, demanda Paul Harzel, en donnant à sa voix les inflexions les plus caressantes... nous allons à la recherche du capitaine Frisch; nous serons absents jusqu'à la prière du soir, seulement... veux-tu venir avec nous?

Sans hésiter, la jeune fille répondit :

— Je le veux.

— Tu n'auras pas peur?

— La fille du caïd Hellal n'a jamais peur.

Elle avait prononcé cette phrase simplement, sans aucune emphase.

Müller reprit :

— Tu dis qu'il faut marcher vers l'Est?

— Oui, vers la montagne.

— C'est donc là qu'habitent les Ouled Sliman?

— Oui; mon serviteur Chouchane connaît leur pays et m'en a parlé souvent.

Elle frappa dans ses mains, et, à ce signal, le géant nègre, qui était resté à l'écart, approcha...

Ourida s'entretint pendant quelques instants avec lui dans un dialecte dont les officiers ne saisissaient que quelques mots; puis elle se retourna vers Paul Harzel qu'elle considérait décidément comme le maître de l'aéroplane, alors que Müller, assis à l'avant et manipulant des leviers, ainsi qu'elle l'avait vu faire à la descente, lui semblait être une manière de conducteur, de « sokhar ».

— Chouchane affirme que les Ouled Sliman ont fait leur soumission au cheikh El Qaçi. Ils campent au pied de ces montagnes.

Et elle les désigna du geste.

— De ce côté-ci? demanda Müller en étendant la main droite et en la ramenant vers lui.

— Oui, de ce côté-ci.

— En ce cas, fit observer le commandant Riffaut, ils sont en territoire français, puisque la frontière suit la ligne de partage des eaux entre le Nil et le Congo.

— Parfaitement, appuya Paul Harzel; la frontière anglo-française court le long des sommets que l'on aperçoit là-bas, à l'horizon.

— Notre reconnaissance est donc des plus urgentes, poursuivit le lieutenant Müller, Allons! embarquons! Si cette jeune fille, ou plutôt son nègre, qui paraît mieux connaître le pays, consent à nous accompagner, je ne demande pas mieux, mais il faut se hâter.

— Le nègre parle un idiome du Tibesti que nous ne comprenons ni l'un ni l'autre, objecta vivement Paul Harzel; sans compter que cet animal pèse bien 100 kilogs.

— Puis, il aurait un trac du diable, opina le commandant Riffaut. Vous en seriez peut-être fort embarrassés une fois en l'air, tandis que cette petite ne s'inquiétera de rien : elle rayonne la vaillance.

— Viens-tu? fit Paul Harzel, en lui tendant la main.

Elle retira la sienne sans affectation et se dirigea vers l'aéroplane de son petit pas pressé : elle semblait glisser plutôt que marcher, tant son allure était souple et gracieuse : le nègre, son fidèle garde du corps, marchait exactement dans ses traces.

Arrivée près de l'aéroplane, Ourida l'examina un instant sur toutes ses faces; elle effleura du doigt le bord d'une aile, comme elle l'eût fait pour les plumes d'un oiseau inconnu dont elle eût redouté le bec et les serres, et, se penchant sur la nacelle dans laquelle trois sièges étaient disposés l'un derrière l'autre :

— Quelle est ma place? demanda-t-elle.

Paul Harzel lui montra celle du centre.

— Et toi, dit-elle, sérieuse, tu es là?

Son doigt désignait le baquet d'arrière.

Il fit signe que oui et ajouta :

— Parce qu'il est bon d'être en garde contre certains mouvements brusques de l'oiseau : étant derrière toi, je pourrai plus facilement te maintenir sur ton siège en cas de danger.

Elle parut réfléchir, enjamba la balustrade en rotin qui bordait la nacelle et s'assit à la place qui lui avait été indiquée, puis elle s'enveloppa avec soin dans les plis de son burnous.

— Le vent emportera la voile qui est sur ta tête, observa Paul Harzel.

Elle l'enleva aussitôt, et ses magnifiques cheveux noirs se répandirent sur ses épaules en ondes aux reflets bleuâtres : elle les roula, d'un tour de main, en une énorme torsade qu'elle maintint à l'aide du collier qu'elle portait au cou et sur la splendide gerbe d'ébène elle noua enfin son grand voile de soie rouge.

Alors, Paul Harzel croisa sur la poitrine d'Ourida les deux courroies qui devaient

1. *Tellis* : sac en laine et en poil de chameau qui sert au transport des denrées, des caisses, etc.

attacher à son siège; il les fixa et montra à la jeune fille comment elle pourrait, au besoin, se dégager elle-même en pressant sur le bouton du fermoir en cuivre.

— Je comprends, fit-elle.

— Êtes-vous parés? cria Müller.

— Oui, me voici.

Et Paul Harzel, revenant vers l'avant, mit en mouvement l'hélice horizontale d'un coup sec.

Chouchane, voyant l'aéroplane prêt à s'enlever, s'était précipité vers la jeune fille; avec une mimique expressive, il la suppliait de ne pas l'abandonner...

— Attends-moi ici, répondit-elle d'un petit air décidé, nous serons de retour à l'heure de la prière du soir.

— Ici? répéta le géant, en abandonnant la balustrade qu'il avait saisie des deux mains, comme pour retenir la gondole aérienne.

— Oui, ici même, appuya-t-elle.

Et son index montra la redoute.

Paul Harzel était sur le point d'expliquer à la jeune fille qu'aux termes des ordres donnés, la colonne ne pousserait pas jusque-là, et qu'il vaudrait mieux que le nègre accompagnât les cavaliers qui allaient rétrograder vers elle; mais il n'était plus temps.

L'Africain quittait le sol.

Les cavaliers de corvée avaient abandonné leur lugubre travail d'enfouissement et étaient accourus, formant cercle derrière leurs officiers.

Tous les regards étaient fixés sur Ourida; quelle impression allait produire l'envolée sur cette enfant du désert, qui, n'ayant jamais vu ni un paquebot ni une locomotive, expérimenterait pour ses débuts le mode de locomotion le plus récent et le plus périlleux?

La jeune fille ne sourcilla pas, bien qu'une curiosité intense fût peinte sur son visage.

Lorsque la grande hélice se mit en mouvement à quelques mètres du sol, son froufrou formidable, ponctué des violentes détonations du moteur explosant à air libre, la fit tressaillir; mais elle se ressaisit aussitôt et regarda au-dessous d'elle.

Les officiers agitaient leurs casques dans de grands gestes d'adieu.

Elle fit un signe gracieux de la main qui arracha cette réflexion au commandant Riffaut :

— Une perle, cette petite!

Ce furent d'ailleurs les derniers mots qui parvinrent aux voyageurs.

(A suivre.)

CAPITAINE DANRIT.  
(Commandant DRIANT.)

Deux Ans au Pays des Papous

## Les Cannibales

de la

## Nouvelle-Guinée

par

ANDRÉ CHARMELIN



II

LES GARDES CHAMPÊTRES.

LA VENDETTA. — LE COCHON TABOU.

CHEZ les Papous et les autres tribus sauvages de la Nouvelle-Guinée, l'on retrouve une inversion absolue entre les travaux de l'homme et de la femme.

La femme papou, non seulement doit puiser l'eau dans d'énormes outres de cuir ou dans de pesantes jarres de terre, mais encore c'est à elle qu'il incombe de porter les fardeaux, quelque lourds qu'ils soient, et de fendre le bois nécessaire à la cuisson des aliments. L'homme daignera seulement couper et travailler le bois qu'il emploiera pour la confection des lances, des arcs, des massues, des tambours.

C'est aussi la femme qui cultive les champs; l'homme se contente de protéger la femme durant le temps qu'elle passe courbée vers la terre et de surveiller ensuite les champs cultivés. L'agriculteur, c'est la femme; l'homme n'est que le garde champêtre.

Hommes et femmes viennent en troupes de chaque village, où s'élèvent les cases au nombre d'une trentaine, ainsi que nous l'avons dit. Quand tous sont arrivés aux champs, les femmes se mettent à la besogne. Elles cultivent, soignent, récoltent les taros, les bananes, les ignames, qui forment le fond de la nourriture chez les Papous.

Cependant, les hommes montent la garde aux alentours pour repousser l'arrivée de tribus ennemies qui pourraient venir, en masse ou partiellement, piller les champs et ravir les épouses et les vierges du village pacifiquement occupées aux travaux des champs.

Il est intéressant de signaler que, pour cette corvée spéciale, les guerriers gardes champêtres ont une tenue, peut-on dire un uniforme? qui diffère du grand costume de guerre.

Cette petite tenue consiste surtout en une sorte de casque de bambou tressé. Le Papou garde champêtre porte un double collier. Le premier collier se compose de dents de chiens et constitue, pour le guerrier papou, un joyau précieux. L'autre collier est formé de perles; et, bien que sa valeur marchande puisse être parfois considérable aux yeux d'un civilisé, il est, pour le Papou, beaucoup moins précieux que celui des dents de chiens.

Le guerrier garde champêtre porte aussi des bracelets en fibres de pandanus. A la main, il tient une haute lance, non pas de bois, comme pour la guerre, mais de crins ou même de cheveux tressés autour d'un roseau de bambou.

A l'extrémité de la lance, il attache généralement, non pas du fer, mais une épine provenant d'un arbre ressemblant au sycomore, ou encore un ergot de casoar. Or, chez les Papous, l'épine du pseudo-sycomore est tout à fait malfaisante, et l'ergot du casoar est un instrument d'hygiène.

Dans les forêts de la Nouvelle-Guinée, l'épine du pseudo-sycomore est inévitable. Parfois, durant des lieues, on ne rencontre pas d'autres arbres, et sur tout le corps l'on est égratigné par les épines cruelles autant que malencontreuses. Lelendemain, la peau du voyageur apparaît cou-

Voir le n° 790.

## SCÈNES D'HIVER EN SUÈDE

### La Pêche sur la Glace

LA pêche dans la glace est une des curiosités de la vie hivernale en Suède.

On sait que la mer Baltique gèle en moyenne dans sa partie septentrionale pendant trois mois de l'année. La navigation est interrompue: seuls peuvent gagner la haute mer les navires brise-glace, solidement construits et armés de puissants tranchants pour se frayer un chemin à travers la mer congelée.

C'est par les jours clairs d'hiver qu'a lieu de préférence la pêche à la glace.

Montés sur les brise-glace, les pêcheurs quittent Stockholm de bon matin, au petit jour, et gagnent le large, en passant au milieu des nombreuses îles de l'archipel. A bord, ces hommes portent des vêtements spéciaux très chauds: la toque et les habits de fourrure sont de rigueur, ainsi que les grands souliers de neige, en paille, qui protègent merveilleusement les pieds contre le froid.

Dans le port, l'eau est rarement congelée. En sortant, le bateau suit le chenal creusé par les brise-glace qui l'ont précédé. A droite et à gauche s'étendent les champs de neige vierge et immaculée, tandis que les gros glaçons, qui flottent sur le canal, sont rejetés par la proue sur les bords où ils s'écrasent en grinçant. Les îles passent, avec leurs villas désertes, leurs arbres dont les branches courbées craquent sous le poids de la neige, et leurs rochers rougeâtres aux parois à pic bizarrement dentelées. Au bout de quelque temps, le navire se fraye lui-même un chemin dans la glace. Arrivé au bon endroit le bateau stoppe: on va pêcher.

Les hommes mettent pied à terre — ou plutôt à glace. Ils descendent avec leurs engins et se mettent en devoir de creuser dans la glace un certain nombre de trous circulaires, jusqu'à ce qu'on ait rencontré l'eau: on mesure avec le pied le diamètre du cercle. On déroule alors les

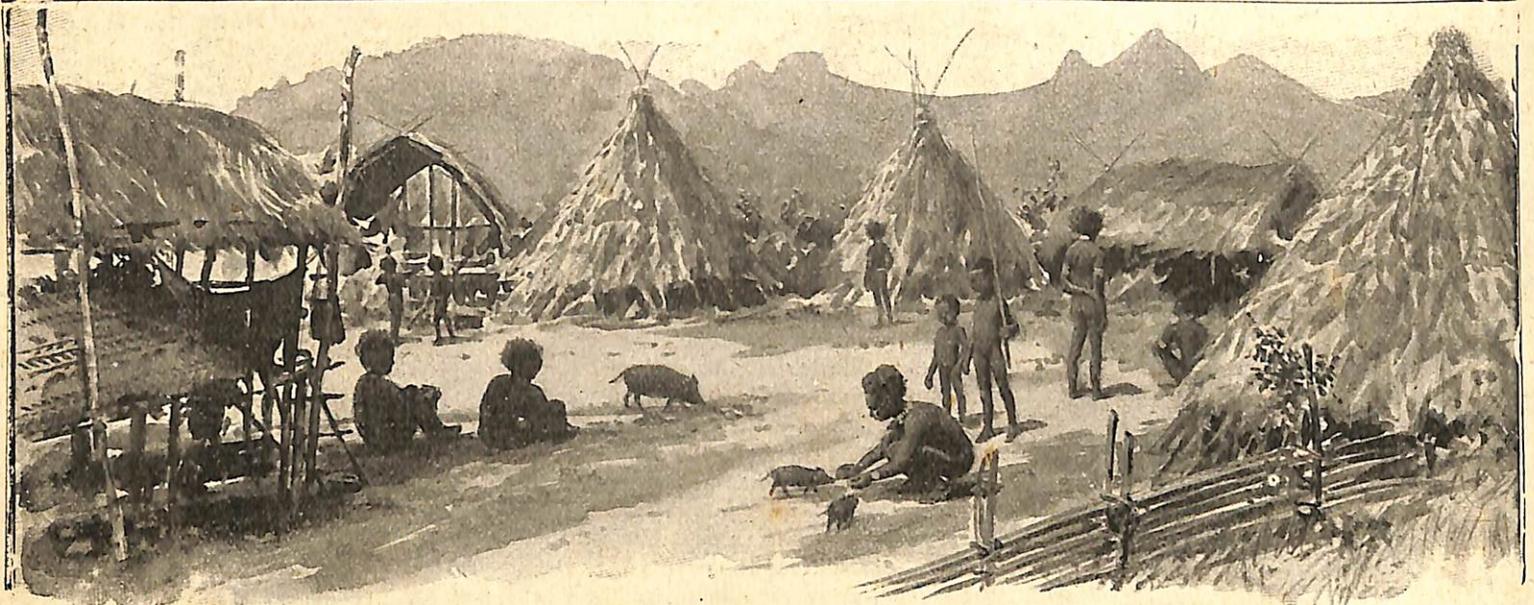
cordes à l'extrémité desquelles sont fixés les hameçons, et on place chacune d'elles dans un trou. L'appât est assez bizarre; c'est tout simplement un petit poisson... en carton, mais fort bien imité, à tel point que ses congénères voraces s'y trompent: sous la glace, on n'y regarde pas de si près! Quant à la partie supérieure de la ligne, ou plutôt de la corde, elle est fixée à un dispositif en bois, fiché dans la glace à l'aide d'un pieu.

Lorsque le poisson mord, un signal fort ingénieux avertit immédiatement le pêcheur. Celui-ci peut ainsi surveiller plusieurs trous à la fois, ce qui lui évite l'immobilité complète, qui, malgré ses fourrures, pourrait lui être fatale. A tour de rôle, un homme remue continuellement l'eau des trous avec une longue perche, car le froid est tel que, sans cette précaution, les lignes seraient bientôt prises dans la glace, qui se reforme avec une extrême rapidité.

Cette pêche exige une grande circonspection et une patience d'Esquimau. Elle ne saurait donc plaire aux amateurs de sports violents: plusieurs touristes ont avoué que l'expédition était plus intéressante que la pêche elle-même. Tel n'est point l'avis des pêcheurs qui rapportent un grand nombre des poissons excellents et de bonne vente.

Hâtons-nous de constater que la Suède n'a pas le monopole, même en Europe, de cette pêche bizarre. Celle-ci est pratiquée également sur plusieurs points des rives allemandes et russes de la Baltique, et dans divers lacs de Poméranie et du Mecklembourg, qui gèlent pendant plusieurs mois de l'année. Les pêcheurs n'ont pu se résoudre à se croiser les bras pendant l'hiver, et ils ont été récompensés de leurs efforts. Ils ont même remarqué, comme en Suède, que cette pêche est plus fructueuse que celle de l'été.

ALBERT DAUZAT.



La femme papou a la noble fonction d'élever et de garder les pourceaux. Considérés comme « tabou », ces quadrupèdes à groin sont accueillis avec joie au village.

verte de plaques rouges, et le patient est embrasé d'une fièvre stupéfiante et mortelle.

Mais il y a un moyen de salut. On prend un ergot de casoar et l'on s'en sert comme d'une vrille. On en pose la pointe sur la chair du patient, à l'endroit d'une veine. Puis, on fait tourner l'ergot, qui s'enfonce graduellement dans la chair du malade, et bientôt le sang, coule plus ou moins abondamment.

Cette saignée sauve presque toujours la victime des épines du pseudo sycamore et laisse s'écouler le poison ardent que la piqûre lui avait mis dans le sang.

Parfois, la fonction des gardes champêtres se change en un rôle plus réellement belliqueux. Durant le séjour de notre explorateur parmi les Papous, il arriva qu'un homme d'un village voisin parvint à ravir et à entraîner vers sa tribu une jeune femme qui s'était écartée un peu, en travaillant aux champs, du reste de ses compagnes.

Ce ne fut qu'au bout de quelques heures que les guerriers de sa tribu s'aperçurent de sa disparition. Aussitôt, ils se mirent à la recherche du ravisseur et de la fugitive. Ils ne les trouvèrent pas; mais ils aperçurent le frère du coupable et ils le tuèrent. Alors, la tribu à laquelle appartenait le séducteur se mit en campagne, aux fins d'occire, à son tour, celui qui avait frappé le trop galant Papou.

Et ainsi, une large vendetta s'établit; la série des meurtres menaçait d'être interminable. Mais les

chefs des deux tribus se réunirent, et l'on décida que la paix serait faite.

Pour rançon réciproque, l'on décida que le ravisseur de la jeune Papou et le meurtrier du frère seraient saisis, tués et mangés en commun, pour sceller la réconciliation.

Si la femme papou est condamnée aux travaux les plus durs, elle se trouve ennoblée par une autre fonction qui lui est dévolue; c'est celle de nourrir et de garder les pourceaux. Car le porc est tabou. On élève les cochons au milieu du village. Ils vont de case en case. Ils sont les bienvenus. Si le quadrupède à groin arrive spontanément et sans être attiré, il est considéré comme venant de la part du génie Fifi et, de ce fait, il annonce le bonheur.

Aussi, lorsqu'il est nécessaire de mettre un terme à son existence, les Papous ne disent pas qu'ils le tuent, mais qu'ils le sacrifient au génie, pour se concilier la faveur de ce Fifi puissant et redoutable.

ANDRÉ CHARMELIN.



LES CANNIBALES DE LA NOUVELLE-GUINÉE

Les hommes font l'office de garde champêtre et veillent afin de repousser les tribus ennemies.



UN DRAME EN ALBANIE

Le camp des Albanais devant le village Yronde. ☞ Un Albanais de la tribu des Malissores. ☞ Un portefaix albanais; plus loin son ennemi, un « Jeune Turc ». Les chefs des insurgés albanais. ☞ Les Albanais portant un blessé. ☞ Un blessé attendant son transport à l'hôpital. ☞ Un notable albanais.

Un Drame en Albanie

## Le Crime du Vali et l'Insurrection

QUAND les historiens futurs raconteront l'histoire des premières années du *xx<sup>e</sup>* siècle, ce sera l'étonnement que de voir, opposés les uns aux autres, les espoirs et les crimes, les promesses et les défaillances de la Jeune-Turquie, ou plutôt, du Comité Union et Progrès, qui gouverne le grand empire turc avec une tyrannie féroce que le despotisme sanglant et fou d'Abdul-Hamid ne dépassait certainement pas.

Ces Jeunes-Turcs, qui prenaient à témoin l'Europe, et même le monde, et qui annonçaient l'ère où toutes les libertés seraient respectées dans l'empire, se montrent plus fanatiques qu'aucun sultan ne le fut avant eux, pour obtenir des conversions forcées.

Et non seulement ils exercent une violence brutale pour faire venir les orthodoxes et les catholiques à la loi du Prophète, mais ils n'hésitent pas à exposer leur pays à des représailles de la part des gouvernements étrangers.

Nous allons raconter un fait qui, presque à lui seul, eût pu servir de prétexte à des représailles de la part de l'Italie, si cette puissance n'eût été décidée à s'emparer, coûte que coûte, de la Tripolitaine.

On sait que les Albanais sont séparés en un certain nombre de tribus, que la cohabitation seule a rapprochées, mais qui diffèrent par leurs origines.

Les principales d'entre ces tribus sont celles des Malissores et celle des Mirdites. Au point de vue religieux, l'Albanie est aussi partagée. Il y a, parmi les Albanais, des catholiques, des orthodoxes, des musulmans.

Dans un village voisin du bourg important d'Yrondé, la petite église catholique, un dimanche matin, était pleine de fidèles. Les cantiques s'élevaient vers le ciel, et les vœux que ces gens adressaient à leur dieu n'étaient point subversifs; ils demandaient le pain quotidien pour chacun d'entre eux, et la paix pour toute l'Albanie.

Tout à coup, une troupe de gendarmes turcs, cimeterre au poing, fit invasion dans l'humble sanctuaire, et ces convertisseurs au sabre déclarèrent que toutes les jeunes filles qui se trouvaient là devaient, sous peine d'emprisonnement, embrasser la religion de Mahomet.

Pour toute réponse, les fidèles, qui étaient tous à genoux, se relevèrent. Les femmes, les jeunes filles, les vieillards, les enfants, s'enfuirent hors de l'église, comme une bande de moineaux qu'on assaille à coups de pierre.

Les hommes tinrent tête aux gendarmes; mais deux soudards turcs étaient sortis à la poursuite des jeunes filles, et ils s'emparèrent de deux d'entre elles. L'une était une Albanaise, l'autre, malheureusement pour les Turcs, une Italienne, Giulia F... Son père était un ingénieur venu dans le pays pour l'exploitation d'une mine.

Durant deux jours, la famille de Giulia resta sans nouvelles de sa fille; elle ne connaissait que son enlèvement par les gendarmes; elle ignorait le lieu de la séquestration.

Enfin, elle apprit que Giulia était entre les mains du vali. Le père de Giulia et l'agent consulaire d'Italie se rendirent auprès du vali et réclamèrent la jeune fille. Celui-ci déclara que Giulia voulait se faire musulmane et qu'il ne la rendrait pas à ses parents.

Le surlendemain, l'agent consulaire et M. F... revinrent chez le vali, lui montrèrent l'acte de naissance de la jeune Italienne, et prouvèrent ainsi qu'elle venait seulement d'accomplir sa seizième année.

Elle était donc mineure et n'avait pas le droit de se convertir à l'Islamisme sans le consentement de ses parents.

« Nous sommes en pays turc! clama le vali. Une fille, selon la loi turque, est majeure à seize ans. Elle se fera musulmane malgré vous! »

Une troisième fois, M. F... et l'agent consulaire italien revinrent chez le vali, accompagnés d'une troupe de gens d'Yrondé, bien armés et résolus à tout. Le vali fit venir la jeune fille. Giulia déclara qu'elle voulait rentrer dans sa famille et ne désirait que cela.

Le vali décida que le conseil du vilayet déciderait de son sort, et la fit remettre en prison.

Les Albanais, convoqués pour le lendemain, revinrent encore, conduits par un notable d'Yrondé. Mais, cette fois, à peine enfermés dans la salle d'audience, ils furent attaqués par les éternels gendarmes turcs.

Une lutte commença; le sang coula. Les gendarmes turcs furent presque tous blessés. La jeune Giulia disparut dans la bagarre.

On ramena à Yrondé les Albanais qui avaient été frappés grièvement par les gendarmes. Et, le lendemain, le sinistre retentissement de ce crime s'étant propagé à travers l'Albanie, l'insurrection recommençait plus ardente et plus meurtrière qu'auparavant.

Les chefs des insurgés tinrent conseil. L'un des principaux camps fut établi près du bourg d'Yrondé; et, comme le sang appelle le sang dans ces pays d'orgueil et de colère, les Jeunes-Turcs et les gendarmes qui passèrent à proximité du camp furent impitoyablement fusillés et déposés nuitamment dans des sacs, à la porte du vali alors épouvanté.

### SUR LES PENTES ESCARPÉES DES MONTAGNES-ROCHEUSES

## Le Premier Chemin de fer à pétrole

La Compagnie Nord-Américaine de l'Union Pacific Railway vient, la première, d'introduire dans son exploitation l'emploi du moteur à pétrole. Le premier service régulier vient d'être récemment établi entre Kearney et Callaway.

Les voitures automotrices sont entièrement construites en acier et montées sur deux boggies à quatre roues.

Elle sont à même de contenir jusqu'à cinquante-sept personnes.

Leur poids total est de 25 tonnes.

Quant à leur moteur, qui est vertical, il a une force de 200 chevaux.

C'est au point de vue du freinage principalement que le moteur à pétrole offre un avantage de beaucoup supérieur à la locomotive ordinaire.

En effet, la voiture, lancée à une vitesse de 33 kilomètres, peut être arrêtée sans donner aucune secousse, pour ainsi dire, sur une distance de 30 mètres.

Et, en cas de danger, cet arrêt peut se faire sur un espace à peu près égal à sa longueur.

Un autre avantage de ce moteur est qu'il est excellent pour gravir les pentes escarpées, car, même dans les Montagnes-Rocheuses, où ces pentes sont excessivement inclinées, il est aisé de réaliser une vitesse de 40 kilomètres.

Cette innovation méritait de ne pas être passée sous silence.

H. B.

## Dans les eaux inconnues du Bangweolo A la Découverte d'une faune géante

Il paraît qu'il existe, dans l'intérieur du continent noir, un lac aussi vaste que le Tchad, et dont aucun homme de race blanche n'a aperçu les rivages, jusqu'ici!

C'est un explorateur allemand, le lieutenant Graetz, qui rapporta cette nouvelle sensationnelle au retour d'une randonnée dont nous parlâmes à l'époque.

Nos lecteurs se souviendront que cet officier traversa l'Afrique, il y a trois ans, en automobile, après s'être assuré que son ravitaillement en essence serait relativement aisé, grâce à des dépôts établis dans l'intérieur du Congo belge, sur sa demande.

A la traversée du Zambèze, il dut s'attarder chez les Awembas, tandis que ses porteurs construisaient un radeau pour transporter le lourd véhicule d'une rive à l'autre. Et ces nègres lui parlèrent du mystérieux Bangweolo, d'un lac immense entouré d'une ceinture de marécages impénétrables, et où les indigènes n'osaient pas s'aventurer, par crainte de faire rencontre avec des monstres fantastiques.

Le lieutenant conçut dès lors l'ambitieux projet d'attacher son nom à l'exploration de ce lac, et, rentré en Allemagne après un voyage des plus mouvementés, il prépara sa nouvelle expédition.

Cette fois, il rêvait de traverser l'Afrique par la voie fluviale. Il remonterait le Zambèze et, traînant son canot à travers les hautes herbes, il irait le lancer sur les eaux inconnues du lac Bangweolo.

Et, de là, il gagnerait le fleuve Congo pour déboucher finalement dans l'océan Atlantique après être parti du Grand Océan!

A l'heure où nous écrivons ces lignes, l'intrépide explorateur, accompagné d'un Français, expert en cinématographie, et d'un cuisinier indigène de la côte de Mozambique, remonte le Zambèze dans un canot-automobile long d'une dizaine de mètres et qu'actionne un moteur à pétrole de cinq chevaux-vapeur.

Souhaitons-lui plein succès!

Mais, en attendant des nouvelles fraîches, nous pouvons résumer ici le peu que l'on sait sur cette région inconnue.

Le lac, dont on ne connaît pas l'étendue, est, comme nous l'indiquions plus haut, entouré d'une large ceinture de marécages (large de plusieurs lieues, croit-on), qui est elle-même bordée extérieurement par un épais cordon de roseaux aux feuilles aussi tranchantes que des lames de rasoir.

Il paraît que la surface du lac est parsemée d'îles boisées où vivent des éléphants et des girafes d'une taille gigantesque et que les eaux du lac foisonnent de serpents aquatiques et autres monstres d'une longueur phénoménale.

Enfin, de ce lac, s'élançant d'énormes geysers d'eau bouillante dont les jets s'accompagnent d'odeurs pestilentielles.

Après tout, il ne serait pas impossible que le mystérieux lac ait servi de suprême asile à des êtres disparus des autres parties du monde et passés partout ailleurs au rang d'espèces fossiles. Voyez-vous que l'explorateur découvre dans les îles du Bangweolo des monstres antédiluviens, des mastodontes, des broutosaures, des ichtyosaures!

Tous les paléontologistes des deux mondes ne seraient pas longs à boucler leurs malles!

A. LEBLANC.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

L'Ambassadeur

Extraordinaire

par PAUL d'IVOI

Première Partie.

La Mission secrète.

Chapitre VIII

L'IDÉE DE LA PETITE SOURIS (Suite.)

**D**IRIGER une consigne de bagages ne prédispose pas forcément à affronter les armes à feu. Aussi, le chef recula-t-il si précipitamment qu'il vint donner contre un fauteuil où il demeura affalé, les yeux clos, ne donnant plus signe de vie.

« Évanoui! s'écria la fillette... Quel à-propos... Je ne le plains pas, ceci simplifie ma tâche. »

Et elle bondit dans l'escalier tournant conduisant au hall. Mais elle n'était pas au pied de la descente que des cris furieux retentissaient dans le bureau qu'elle venait de quitter.

« Au voleur! Au voleur! Arrêtez-le! »

Dans un éclair, la fugitive comprit que M. Dolgran avait simulé l'évanouissement auquel elle avait cru. Mais elle n'eut pas le loisir d'épiloguer sur la duplicité du fonctionnaire... Aux clameurs de celui-ci, des employés accouraient, faisant retentir le pavage des quais sous leurs chaussures ferrées.

Emmie avait bien atteint le sol du hangar, mais la retraite lui était fermée. Impossible de paraître sur le quai, sans être aussitôt désignée par M. Dolgran, qui continuait à crier.

A toutes les portes se montraient des employés. D'instinct, la fillette se glissa parmi les caisses, les ballots amoncelés, obéissant au désir machinal de se dissimuler aux regards des poursuivants.

Ceci retardera sa capture, bien peu. Déjà des équipes de facteurs ont envahi le hall et méthodiquement y perquisitionnent.

Dans quelques minutes, la mignonne sera acculée contre la paroi opposée.

Elle sera prise et pourtant, elle ne s'abandonne pas encore. Elle rampe, se faufile péniblement au milieu des colis, se heurte aux angles des caisses. Qu'espère-t-elle? Rien... Elle fuit comme la biche poursuivie par la meute, cherchant à reculer l'instant de l'hallali.

Ainsi, elle a traversé presque tout le hall, fouettée par les appels de ses ennemis acharnés à sa recherche.

Elle évolue à cette minute contre d'énormes caisses sur lesquelles se détache en noir l'inscription bizarre :

« Cirque des Enfants ailés. »

Elle va toujours.

Maintenant, ce sont des

emballages plus petits, portant les mentions :

« Fragile. Instruments de musique. »

Ah! oui, c'est la fanfare du cirque.

Et, suprême ironie, une grande boîte, non encore fermée, se dresse ainsi qu'une guérite, avec, à l'intérieur, reposant sur son support en x, une grosse caisse et ses cymbales.

Que se passe-t-il dans la cervelle fantasque de la cousine de Tibérade?... Personne ne saurait l'expliquer.

Une inspiration baroque la traverse. Le temps d'hésiter, de raisonner, est refusé à la fillette.

Elle a un canif affilé dans sa poche. Elle le prend, l'ouvre et se glisse auprès de la grosse caisse.

Elle disparaît en arrière.

On perçoit comme un grincement léger, passage de l'acier dans la peau d'âne.

Elle vient de découper la peau tendue face au fond de l'emballage.

Le côté intact est tourné vers les poursuivants qui vont arriver. Pourront-ils soupçonner que celle qu'ils pourchassent est blottie, recroquevillée sur elle-même, dans la grosse caisse juchée sur son support?

Cependant, Sika, le pantalon dûment empaqueté dans un journal, avait remis l'automobile à son garage, puis était revenue au canot, où elle avait trouvé son père, Tibérade, Midoulet et l'équipage plongés dans le sommeil, tout comme à son départ. Ceci la satisfait apparemment, car elle se retira au fond de la cabine, enroula le pantalon gris fer autour de ses hanches, sous sa jupe, et l'objet dûment caché ainsi à tous les yeux, elle reprit tranquillement la place qu'elle occupait au moment du petit déjeuner.

Elle ferma les paupières, feignant de dormir comme ses compagnons de voyage, quand Midoulet s'agita, bâilla, puis bredouilla :

« Ah çà! Où sommes-nous? »

Du coup, la jolie Japonaise simula un réveil pénible.

« Toujours en mer, je pense... et cependant le bateau... »

Tous deux regardèrent à travers les vitres de la cabine. Ils dirent ensemble, mais avec des étonnements différents :

« Un port! »

Uko, sortant du sommeil à son tour, entra dans la conversation :

« Ah çà! J'ai dormi! »

— Moi aussi, moi aussi.

— Voilà qui est étrange! Nous dormions donc tous! »

Tibérade, l'air décontenancé, avait formulé cette dernière réflexion.

Nul ne la releva d'ailleurs. Une question primait toutes les autres.

« En quel endroit se réveillaient les voyageurs? »

D'ailleurs, une nouvelle surprise les attendait au sortir de la cabine.

Le mécanicien et le mousse, allongés au fond du bateau, dormaient à qui mieux mieux.

Les passagers s'entre-regardèrent avec une vague inquiétude. Cette épidémie somnifère les frappant tous au même instant était bien pour les surprendre. Mais, pour l'expliquer, c'était autre chose.

« Je me souviens! grommela Uko. Nous prenions le thé... »

— Parfaitement, le thé, » appuya Midoulet.

On prenait le thé... d'accord. Mais ensuite pourquoi ce sommeil général?

« Où est donc Emmie? »

La question formulée par Marcel aiguilla ses compagnons sur une nouvelle recherche.

Sika tressaillit. Une anxiété la prit. Comment sa jeune amie n'avait-elle pas rejoint le bord. Lui serait-il arrivé quelque fâcheuse aventure?

« Oh! s'écria le général. Elle se promène sans doute sur le port. Si elle ne dormait pas, notre société a dû lui paraître peu récréative. »

— Cherchons-la, insista Tibérade.

— Je parie, riposta Uko, que nous la retrouverons à la tente des Messageries, là où nos valises ont été déposées par le *Shang-hai!* »

Cette phrase fut pour tous comme une leur.

Mais, sans doute, Emmie avait dû partir en avant. Certaine qu'aussitôt éveillés, ses compagnons accouraient à la consigne, elle était allé flâner de ce côté, en les attendant.

Et vivement les passagers du n° 2 passèrent sur le quai, sans s'arrêter à l'effarement d'Orregui et du mousse qui, libérés à leur tour de l'étreinte du soporifique, constataient, avec de grands gestes, que la fée Morgane avait bien sûr pris la barre pour amener le canot au port, en dehors d'eux-mêmes, incapables de le diriger.

Dix minutes de marche les conduisirent à l'entrée de la tente des Messageries maritimes.

Mais ils eurent beau promener leurs regards dans toutes les directions, Emmie demeura invisible.

L'anxiété de Sika augmentait. La jeune fille en souffrait d'autant plus qu'elle ne pouvait la confier à personne.

Elle songea tout à coup :

« S'il s'est produit un incident fâcheux, le chef de service à la fenêtre de qui je l'ai vue, doit le savoir... »

Et, affectant un ton dégagé :

« Puisque nous sommes ici, pourquoi ne pas nous occuper de nos valises. Ce serait autant de fait. »

La motion fut acceptée d'enthousiasme par le général et par Midoulet, bien

NOTRE SUPPLÉMENT GRATUIT

C'EST dans 15 jours que nos lecteurs, abonnés, acheteurs au numéro, trouveront encarté dans le *Journal des Voyages* notre supplément mensuel apprécié de tous : La Vie d'Aventures qui contient une nouvelle inédite de G. FORESTIER

Mademoiselle d'Oberville

que les motifs de leur acquiescement fussent totalement opposés.

Force fut à Tibérade de les suivre.

Tous quatre, ayant gravi l'escalier accédant à l'administration, pénétrèrent dans le bureau de M. Dolgran, qui, la face congestionnée, les cheveux ébouriffés, se promenait à grands pas dans la pièce.

« Quoi encore? » rugit le fonctionnaire.

Sans un mot, Midoulet lui tendit sa carte.

À peine le chef de service y eût-il jeté les yeux qu'il leva les bras en l'air, dans un geste de désespoir.

« Ah! s'écria-t-il, vous venez pour... »

— Pour des valises arrivées de Brindisi par le *Shanghai*.

— Ah! fatalité. Vous ignorez ce qui se passe.

— Quoi? » s'écrièrent tous les voyageurs d'une seule voix.

L'interpellé eut une aspiration profonde. Ses lèvres s'agitèrent sans proférer aucun son.

« Vous n'avez pas nos valises? questionna le Japonais, se méprenant à sa mimique.

— Si! mais une histoire invraisemblable dont je suis encore tout bouleversé!

— De quoi s'agit-il?

— Nous avons été volés, ou plutôt vous l'avez été, ici, sous mes yeux.

— Volés??

— Il y a une heure à peine, un moussaillon se présente pour vérifier le contenu de vos valises...

— Nous n'avons envoyé personne!

— Je l'ai compris trop tard; pouvais-je supposer que ce galopin...

— Vous lui avez confié des valises consignées? fit sévèrement Midoulet.

— Non pas confié, monsieur. Seulement, il avait en mains une liste des objets qui s'y trouvaient!

— Mais c'est fantastique ce que vous nous contez là. »

M. Dolgran secoua la tête d'un air lugubre :

« La suite est bien plus fantastique encore.

« Le drôle avait les clefs... »

— Les clefs? » s'écrièrent en même temps Uko et Tibérade, fouillant instinctivement dans leurs poches.

Et tous deux éclatèrent de rire :

« J'ai les miennes, affirma le général.

— Les miennes, les voici, » fit Marcel en écho.

Le chef de service se prit la tête à deux mains

« Vous les possédez... Eh bien, le gamin les possédait aussi... à tel point qu'il a ouvert les valises... Veuillez me suivre à la consigne, je vous les montrerai. »

Au bas de l'escalier, le groupe, enfiévré par le mystère qui l'enveloppait, dut se ranger pour laisser passer une équipe de facteurs qui, sous la conduite d'un personnage à l'allure théâtrale, transportaient, sur le plan incliné d'embarquement d'un steamer amarré à quai, des caisses sur lesquelles s'étalait l'indication :

**CIRQUE DES ENFANTS AILÉS**  
*Sur Beyrouth.*



L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

*Emmie se faufile, rampe péniblement au milieu des colis, fuyant comme la biche poursuivie par la meute. (P. 155, col. 1.)*

Mais le groupe s'éloigna et M. Dolgran reprit sa marche, suivi par les voyageurs anxieux.

Sika comprenait, elle. Le mousse, elle le savait, était Emmie. Elle aurait voulu interroger, apprendre si la courageuse fillette était libre, et elle n'osait, de peur de révéler sa complicité.

Après des détours qui leur paraissaient interminables, tous parvinrent à la consigne.

Les valises ouvertes furent présentées à leurs légitimes possesseurs.

« Et que manque-t-il? » questionna Midoulet.

— Oh! peu de chose heureusement. J'étais là, n'est-ce pas; ma présence a gêné le jeune bandit.

— Mais encore?

— Un pantalon qu'il a lancé par la fenêtre à un complice.

— Un pantalon! »

Les quatre syllabes furent rugies par les

assistants avec une force telle que le fonctionnaire fit un saut en arrière.

Mais Midoulet, Uko, Tibérade firent un saut en avant, l'entourèrent, et la voix rauque :

« Pantalon de tourisme? »

— Oui.

— Gris fer?

— Oui.

— Au diable! »

M. Dolgran tremblait de tous ses membres.

« Mais vous l'avez repris? insinua l'organe harmonieux de Sika.

— Repris quoi?

— Le vêtement.

— Oh! il est parti en automobile, l'automobile du complice.

— Le voleur alors?

— Pas davantage.

— Quoi! Il s'est échappé! »

Aucune des personnes présentes ne soupçonna ce qu'il y avait de joie dans cette exclamation.

M. Dolgran répondit d'un ton navré :

« Échappé, oui, mademoiselle. Comment? Je n'en sais rien. Le hall était cerné et le gaillard a disparu, pfiut! C'est de l'escamotage. Enfin, heureusement, le malheur n'est pas grand; un pantalon de plus ou de moins.

— De plus ou de moins, meuglèrent Uko et Midoulet en secouant le chef de service terrifié, vous êtes un imbécile.

— Messieurs, messieurs, bégaya Dolgran; calmez-vous;

l'administration vous remboursera...

— Rembourser! Il croit que l'on peut rembourser! Oh! venez, monsieur Tibérade; viens, Sika. Si je restais une minute plus en face de ce bonhomme, je ferais un malheur! »

Et tous, laissant le fonctionnaire abasourdi, reprirent le chemin du quai, où leur canot était amarré.

« Et Emmie? murmura Marcel, que la disparition de sa petite cousine tourmentait bien plus que celle du pantalon.

— Elle nous attend sûrement à bord, » répliqua Sika qui marchait auprès de lui.

Rassurée maintenant sur le sort de son complice, la jeune fille tentait d'apaiser l'émoi de son compagnon.

Elle ne se doutait pas que des transes nouvelles l'attendaient à l'amarrage du canot automobile.

En effet, au moment où elle allait sau-

ter sur le pont avec la certitude de trouver Emmie dans la cabine, un homme, portant la casquette des facteurs des Messageries maritimes, l'aborda :

« Mademoiselle, je vois que vous allez monter dans ce canot, seriez-vous par hasard M<sup>lle</sup> Sika ? »

— Oui? fit-elle, surprise. Eh bien, que me voulez-vous ?

— Alors, voici une lettre, ramassée à l'embarcadère des paquebots. Elle porte votre nom et le numéro de votre canot. »

Sika, pressentant un malheur, prit la missive d'une main tremblante.

Elle remit une pièce blanche au porteur qui s'éloigna avec un salut respectueux, et comme ses compagnons, l'ayant rejointe, questionnaient curieusement :

« Qu'est-ce donc encore ? »

La jeune fille lut à haute voix, son organe faussé par une émotion soudaine :

« A M<sup>lle</sup> Sika, à bord du canot automobile n<sup>o</sup> 2, amarré dans le port. »

« De ma cachette, que la prudence me défend de désigner autrement, je vous envoie ce billet. Je cours aucun danger; mais c'est Beyrouth seulement que je pourrais vous revoir. Je vous y attends vous seuls saurez me délivrer des nouvelles de votre »

« EMMIE. »

Il était écrit hâtivement au crayon, d'une écriture incertaine, comme si la fillette avait tracé ces lignes dans un lieu privé de lumière.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.

## Le Dressage des chevaux indomptés

LA VIE AU FAR-WEST

© © ©

Nos lecteurs sont déjà assez au courant de la vie du Far-West pour connaître, au moins

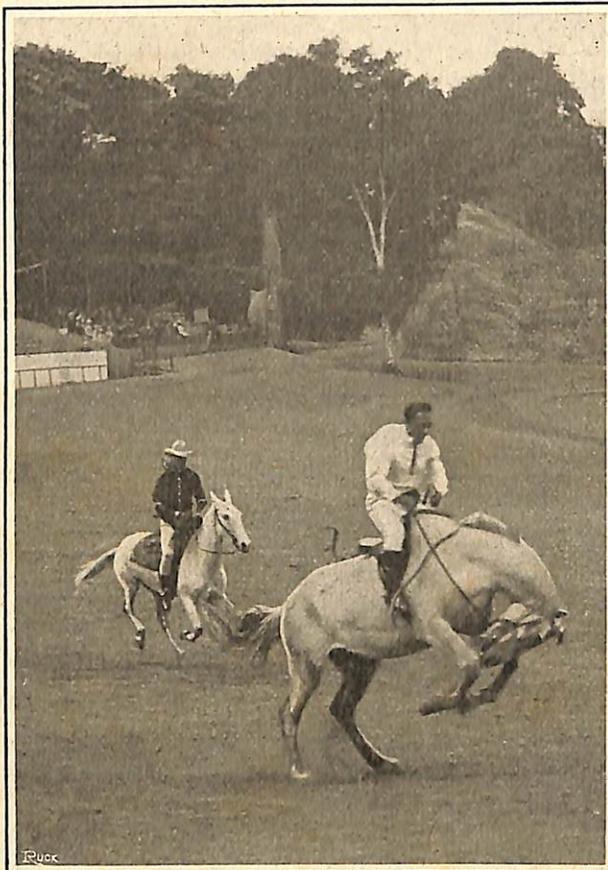
hommes énergiques, de ces intrépides cavaliers, les cowboys.

Les « ranches » ou fermes de l'Ouest américain, sont de deux sortes : les *cattle-ranches* et les *horse-ranches*. Les premiers s'occupent plus spécialement de l'élevage des bêtes à cornes; les seconds, au contraire, se spécialisent dans l'élevage du cheval.

A l'heure actuelle les bandes de chevaux sauvages, les *manadas*, ne courent plus la prairie comme il y a trente ans, et au grand désespoir des chasseurs, des cowboys même, *the whole dam country is fenced up...*, ce qui signifie que « le damné pays est tout coupé en morceaux par les clôtures en ronces artificielles » et sauf dans certains coins de l'Arizona, du Nouveau-Mexique et du Texas au Sud, de l'Idaho et du Montana au Nord, la prairie n'est qu'une succession de propriétés encloses, et, bien qu'il faille des journées de cheval pour aller d'une clôture à l'autre, il semble à ces hommes à demi civilisés, épris de liberté, amoureux de l'espace, que les ronces métalliques qui limitent leur domaine les blessent à chacun de leurs mouvements.

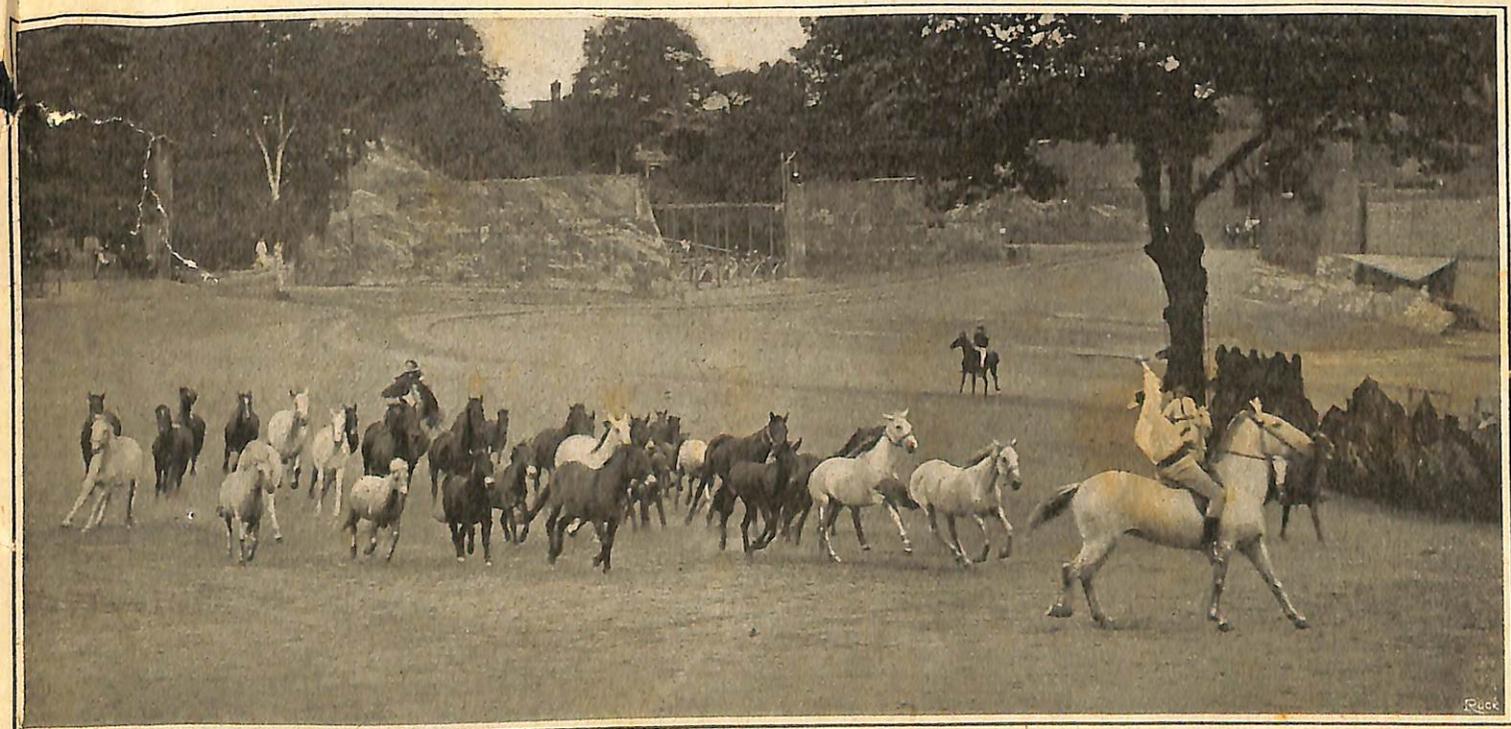
Cependant, dans ces immenses fermes, les chevaux, bien qu'enfermés, sont à l'état sauvage. De temps en temps, à certaines époques, on « marque » les nouvelles têtes, les « yearlings », les poulains, au fer rouge : c'est ce qu'on appelle le « branding ». Pour cela, on poursuit successivement les bandes isolées de chevaux, et on lâche au milieu d'eux des bêtes dressées, des juments. Puis, un cavalier part au triple galop en tête, suivi par les dites juments, lesquelles entraînent à leur tour les bêtes indomptées. Sur les flancs du peloton ainsi formé, sont d'autres « bronco-busters » (dresseurs de chevaux) qui servent de serre-file.

A fond de train la troupe se dirige vers le « corral », enceinte solidement palissadée, où elle s'engage au triple galop, toujours conduite par le cavalier de tête qui, par un brusque crochet, évite d'entrer lui-même



Le « bucking » ou saut-de-mouton qui « décolle » les meilleurs cavaliers.

superficiellement, les mœurs de la prairie, car maintes fois, ici même, nous avons parlé de ces



LE DRESSAGE DES CHEVAUX INDOMPTÉS

Un cavalier part en tête suivi par des juments dressées qui entraînent à leur tour les bêtes indomptées. A fond de train, la troupe se dirige vers le corral.

dans le corral, où il risquerait d'être écrasé. Une fois prises, il n'y a plus qu'à les faire passer isolément dans un autre corral et à les « lasser » pour les renverser et les marquer. Ensuite, on leur rend la liberté, à moins qu'on n'en expédie un certain nombre à des acheteurs.

Il est rare que les ranches vendent des chevaux tout dressés. Les boys dressent pour eux-mêmes les chevaux dont ils ont besoin, et c'est tout : mais c'est toujours avec joie qu'ils assistent au dressage d'un bronco « neuf », car les terribles défenses dont disposent ces bêtes font de cette opération un spectacle émouvant et toujours imprévu. Les sauts-de-carpe, les sauts-de-mouton, les dérobadés, les bonds terribles qu'ils font mettent souvent en danger la vie de celui qui les monte. Tantôt ils se cabrent et se renversent sur lui, tantôt ils se roulent avec lui, tantôt ils essayent de lui mordre les jambes, ou de l'assommer de coups d'« encensoir » s'il est en selle, de coups de sabot s'il est à terre; souvent même, ils se précipitent contre la paroi du corral pour écraser l'homme entre le bois et la selle. Notre photographie représente le « bucking » ou saut-de-mouton, qui « décolle » les meilleurs cavaliers.

Mais les « bronco-busters » sont indéracinables, et c'est en brandissant leur chapeau d'une main, en tirant des coups de revolver de l'autre et en poussant leurs hurlements de triomphe, qu'ils subissent les déplacements les plus violents, les bonds les plus rapides et les plus inattendus.

PIERRE LECOMTE DU NOÛY.



## Un Sacrifice à la Civilisation

## La Fin des nattes chinoises

ÉMINEMMENT conservateur, esclave de la tradition, le peuple chinois est le seul dont la civilisation ait pu résister si longtemps dans l'histoire du monde. Et, pourtant, ce peuple, si rigide et si fidèle dans son culte du passé, est décidé à abandonner la natte, signe caractéristique de sa race depuis le XVII<sup>e</sup> siècle.

Ce fut, en effet, en 1621 que Noorhachu, le conquérant manchou, imposa la natte aux Chinois. Lors de la prise de la ville de Leaouyang, il ordonna aux habitants, sous peine de mort, de modifier leur coiffure, en se rasant la moitié de la tête, pour ne conserver, à la mode des Mandchous, que cette queue que nous trouvons si singulière. Et, jusqu'à la soumission complète de la Chine, les indigènes eurent à choisir entre le rasoir et le sabre.

Cependant, peu à peu, ceux-ci adoptèrent la coiffure imposée et, au bout de quelques générations, ce signe de la servitude était entré dans leurs mœurs. Ce fut au point que la natte devint un objet sacré dont on prit le plus grand soin et dont la perte était regardée comme un déshonneur.

Ce respect profond se maintint trois siècles durant, mais, subitement, les Célestes en sont venus à haïr cet appendice qu'ils coupent actuellement par milliers, de sorte que bientôt la plupart d'entre eux porteront les cheveux tout comme nous.

Les causes de cette révolution méritent qu'on les examine tout particulièrement, d'autant plus qu'elles nous montrent clairement qu'une ère nouvelle s'ouvre pour le Tchoung-Koué (Empire du Milieu).

Tant que les sujets du Tien-tze (Fils du Ciel) étaient restés confinés dans les limites de leur patrie dont ils défendaient jalousement l'accès aux autres nations, les queues passaient, pour ainsi dire, inaperçues. Mais, le jour où ils brisèrent les barrières qui séparaient leur pays du monde, ce jour-là fut la date fatale pour les nattes.

Les princes se mettaient à voyager en Europe et en Amérique, d'où ils revenaient avec des idées étranges sur cette coiffure dont ils avaient enfin compris l'inutilité et l'absurdité.

En même temps, les jeunes gens se rendaient en masse au Japon, pour s'instruire à la célèbre université de Tokio et aux grandes écoles de ce pays. Il y eut, en une seule année, environ 20,000 étudiants chinois, répartis dans les différentes villes nipponnes.

Or, les Japonais avaient jadis porté une petite natte, longue de 75 millimètres environ, se dressant sur leur tête à la façon d'une corne de rhinocéros. Dès qu'ils furent en contact avec le monde européen, ils s'empressèrent d'abandonner cet appendice bizarre, offrant ainsi aux jeunes Célestes une admirable leçon de choses dont l'effet devait être énorme sur l'esprit de ceux-ci.

Outre cela, les habitants de l'Empire du Soleil Levant — heureux de susciter des dissensions parmi leurs voisins, ne perdaient pas une occasion pour les tourner en ridicule, à cause de leurs nattes. Et, de retour chez eux, les étudiants, à la fois indignés et honteux, commencèrent à lutter avec ardeur, et non sans succès, pour la suppression de ce fléau national.

Bientôt une autre classe de la société chinoise se mit également en opposition avec l'antique coiffure, ce fut celle des ouvriers.

Nombre d'entre eux s'expatrièrent pour gagner leur subsistance, dans les pays étrangers où ils exercèrent les plus humbles métiers. Ces pauvres coolies sans cesse en butte aux railleries et aux sarcasmes de leurs compagnons, finirent par rouler ces queues étroitement sur leurs têtes et à les cacher sous leurs casquettes.

Enfin, les travailleurs restés au pays se mirent, à leur tour, à détester la natte, parce qu'ils en eurent peur. Comme, en pénétrant dans le Royaume Céleste, les étrangers y amenèrent les machines perfectionnées de l'industrie moderne, le danger augmenta rapidement, dans les usines et les ateliers, pour les ouvriers qui y étaient employés souvent, la natte enroulée autour du crâne glissait, se prenait dans une courroie ou dans les dents d'une roue et les malheureux mouraient d'une mort prématurée et horrible.

C'est ainsi que, petit à petit, l'introduction de l'outillage moderne en Chine fut cause, en grande partie, de la réprobation universelle, parmi l'élément ouvrier, de la façon démodée de porter les cheveux.

Autre signe du réveil de la Chine, c'est le sentiment soudain de répulsion manifesté dans toute l'étendue de l'empire contre l'opium, ce terrible narcotique auquel les Célestes doivent leur décadence actuelle. Sans vouloir être prophète, on peut dire que, dans un bref délai, la consommation de la drogue endormeuse sera, sous n'importe quelle forme, interdite dans toute la contrée.

La suppression de ce funeste poison sera un facteur puissant dans la régénération d'une race forte et, peut-être d'ici peu, nous verrons la Chine s'élever à la grandeur qui lui est due par les deux vertus fondamentales du caractère de son peuple : une volonté et une ténacité admirables, étouffées, jusqu'à ce jour, par une routine aveugle et un respect inconsidéré des usages et des traditions.

Oui, le « Dragon d'Orient » se réveille, une heure émouvante et critique sonne pour lui et quand le « Colosse jaune » sera sorti de son assoupissement séculaire, quand il aura pris conscience de lui-même, alors la vieille Europe aura à compter avec ses 433 millions d'habitants. Toutefois, le fameux « péril jaune », venant de la Chine, n'est encore qu'une crainte problématique et éloignée.

Car si jamais les Chinois nous envahissent, ils ne le feront pas militairement, d'abord parce qu'ils ne sont pas une nation guerrière, ensuite parce qu'ils n'auront pas besoin de canons pour nous vaincre. Ils le feront avec leurs marchandises, ils occuperont plutôt nos marchés que nos forteresses.

L. KUENTZ.

LES GRANDES AVENTURES

Capitaine Vif-Argent

Épisodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

par Louis BOUSSENARD

Deuxième Partie. Dans le Tamaulipas

### CHAPITRE IV

La Navaja contre la Savate. — Lièvre de cimetière. — Où Vif-Argent intervient. — Mistoufle et une piécette de cent sous. — Reverdy causeur. — Rentrée soi-même. — Vif-Argent assommé.

MISTOUFFLE met la lumière au sage du plus proche. « Qui a raconté cette histoire infâme ? » dit-il de sa voix qui siffle entre ses mâchoires contractées.

Nul ne répond d'abord.

« Ou il a menti, continue-t-il, et de l'avoir inventée est le fait d'un misérable — ou elle est vraie, et d'en avoir ri est le fait d'un lâche... »

On sait que Mistoufle est de petite taille, mais singulièrement râblé.

« Espèce de petit chien rageur, reprend le caballero qui a presque six pieds de haut, veux-tu bien vite retourner à ta niche sinon je t'y reconduis à coups de pied... »

La menace est à peine proférée que la main de Mistoufle — et son contenu, c'est-à-dire la chandelle de suif s'abattent sur le visage du caballero, qui pousse un cri de rage.

En un clin d'œil, il a tiré de sa ceinture sa navaja, le couteau long et aiguisé, à lame serpentine, qui ouvre le ventre d'un homme d'un seul coup...

Mistoufle a prévu le mouvement, il tourne sur lui-même et d'un coup de pied au creux de l'estomac il fait rouler l'adversaire...

Mais, subitement, tous les couteaux ont jailli des ceintures et le cercle se resserre, menaçant, féroce, autour du Français...

Mistoufle fait un bond en arrière, tandis que les azogueyos se sont élancés, le sabre en main.